

CULTURE

Ce violon qui sauva Violette

CRÉATION. *Vis au long de la vie*, un récit de Violette Jacquet-Silberstein, survivante d'Auschwitz, est un spectacle nécessaire.

A la fin des années trente, Violette Jacquet-Silberstein a trois ans quand elle arrive en France avec ses parents, émigrés de Roumanie. Au Havre, où son père est tailleur, sa vie est celle de n'importe quelle fillette : l'école, les rires avec une amie... Et le violon, dont Violette apprend à jouer sans dispositions particulières, sur l'insistance de sa mère. Quelques années passent, Violette grandit... Avant qu'elle puisse sourire à sa jeunesse, la France de Vichy rappelle à sa famille, qui ne prenait jamais le chemin de la synagogue, qu'elle est juive. Juive, elle perd sa nationalité française, a peur, se cache. En 1943, l'adolescente est déportée à Auschwitz, avec ses parents. Ceux-ci seront exterminés dès leur descente du train. « Un jour, peut-être que le violon te servira », l'encourageait sa mère. Au camp, où la mort est partout, où l'on a faim, où l'on oublie le nom d'humain, c'est par cet instrument que Violette survivra : en intégrant l'orchestre de femmes d'Auschwitz (censé distraire les Kommandos), dirigé par la nièce de Gustav Mahler, Alma Rosé. Qui acceptera l'adolescente malgré ses fausses notes, lui offrant ainsi la chance d'une soupe et d'une douche quotidiennes.

Le récit de Violette Jacquet-Silberstein, aujourd'hui



Un spectacle mêlant comédiens et marionnettes.

âgée de quatre-vingt-trois ans, est un livre, paru en 2005, *les Sanglots longs des violons de la mort*, que Michèle Albo a adapté pour le théâtre en y enchâssant d'autres témoignages de déportés... « Pour raconter une histoire, celle de Violette Jacquet-Silberstein, et en même temps celles de milliers d'autres », souligne le metteur en scène Raymond Yana à propos de la pièce *Vis au long de la vie*, appréciée au dernier Festival Off d'Avignon.

Le spectacle, si l'on peut dire, fonctionne avec comédiens et marionnettes. Les premiers campent les adultes : les parents, la

femme chargée de la tatouer au camp, le chef d'orchestre (une femme)...

Pour les secondes, il s'agit de Violette (enfant, puis plus tard, prise dans l'horreur), mais aussi, de ses amies, du Havre, puis du camp. Violette adulte, c'est Michèle Albo, qui par endroits raconte avec force mais sobriété, sans jamais de pathos. Moins juste est parfois le timbre trop irrigué d'affect assigné à la voix de Violette, ou encore le jeu de ses parents.

Pour autant, la nécessité de voir ce travail s'affirme. Cette double dimension de la présence, comédiens et marionnettes, est à même de

rappeler l'irracontable, l'indicible – ce qu'on a voulu taire après coup – de la Shoah par une distanciation qui, sans scruter l'expressivité des visages ou des corps, recèle une autre sensibilité : où la précision sur les mécanismes d'une déshumanisation tragique côtoie une extrême pudeur. Et, bien sûr, cette menue taille de la marionnette traduit avec justesse ce sentiment de perte, cette détresse ultime de l'être pris dans le pire planifié à effrayante échelle.

Sur fond d'obscurité, la mise en scène fait montre de délicatesse qui, par les mouvements comme spontanés d'un mur en bois, ouvre sur un castelet, ou encore sur des images d'archives projetées en grand. On n'avait encore rien dit de la musique, tissée par Bruno Girard, musicien du groupe Bratsch. Ils sont trois, à la clarinette, au violon, à prodiguer des notes sinueuses : un relais quand les mots et les images n'en peuvent plus. Quand la vie perd son souffle, pourrait renoncer. Musique comme incongrue aux camps, mais qui sauva Violette.

Aude Brédy

C'était jusqu'au 29 mars, au Théâtre de l'Épée-de-Bois. Puis, le 3 avril à Ris-Orangis et le 26 à Chilly-Mazarin (Essonne).